

## La grammaire dans le roman d'Erik Orsenna :

### « La grammaire est une chanson douce »

#### **Arrêtons-nous premièrement sur l'auteur :**

Né à Paris en 1947, Erik Orsenna a fait des études de philosophie et de sciences politiques, puis décide d'étudier l'économie à Londres. De retour d'Angleterre, il publie son premier roman. Parallèlement à ses nombreuses activités administratives, il a écrit sept romans et a été élu, en 1998, à l'Académie française.

Si Erik Orsenna a entamé l'écriture de cet ouvrage c'est en raison de la difficulté qu'éprouvent les enfants à apprendre la grammaire. Selon lui, cela viendrait de l'utilisation trop fréquente d'expressions scientifico-jargonneuses qui empêcheraient les élèves de goûter à la saveur de la langue.

Il raconte dès lors l'histoire de Jeanne et de son frère aîné Thomas dont les parents sont séparés et vivent chacun d'un côté de l'Atlantique. Cependant, lors d'une de leurs nombreuses traversées, le bateau fait naufrage et ils échouent sur une île inconnue.

Privé de parole, ils sont accueillis par Monsieur Henri qui fait le pari de leur réapprendre à parler en aimant la grammaire. Ainsi Orsenna nous livre un conte allégorique où les mots personnifiés vivent leur vie, sont coquets, jaloux et parfois même violents.

#### **Que dit-il à propos de la grammaire ?**

##### 1) le mot :

A propos du mot, Orsenna explique à la page 79 que : « Les mots s'organisent en tribus, comme les humains. Et chaque tribu a son métier. ». Cependant il ne met pas le doigt sur les « réalités disparates » que constitue le mot (relevées au § 31 de la grammaire de Wilmet). Puisqu'il donne un métier à chaque tribu, il « vise à doter les mots d'une nature inaliénable », il ne parle toutefois pas du problème qu'elle engendre: les changements de classe ou dérivations impropres (cf. le §40 chez Wilmet).

##### 2) le nom :

Continuant son explication, il nous révèle à la page 79-80 que : « le premier métier, c'est de désigner les choses » et que « les mots chargés de ce métier terrible s'appellent les noms ». Orsenna se rapproche de la définition de Grevisse dans *Le Bon Usage*, soit de la grammaire traditionnelle. Mais il oublie carrément que le nom étiquette des êtres, des qualités, des actions, et des états. (cfr article, p84). [De plus, dans sa grammaire Wilmet récuse la définition de Grevisse au § 47: « le verbe ou l'adjectif « nomment » eux aussi des « actions », des « sentiments », des « phénomènes » ou des « qualités ». »]

Il aborde ensuite le **genre** à la page 80 : « Il y a des noms hommes, ce sont des masculins et des noms femmes, des féminins ». Soit, pour Orsenna le genre est toujours bien défini. Wilmet émet une certaine réserve (voir son § 55) puisque il existe des mots comme, par exemple, *sentinelle* étant féminin mais désignant une personne de sexe masculin. Orsenna ne mentionne ni les autres problèmes de genre; ni les épécènes (mots porteur des deux genres) ; ni la féminisation des titres, fonctions et professions, etc. (voir § 50-56...) Si Orsenna illustre bien le clivage **humain / non humain** (louis= humain, chien = non humain) à la p. 80 : « Il y a des noms qui étiquettent les humains : ce sont les prénoms. », il ne parle pas de l'opposition nom propre (dont le prénom fait partie)- nom commun. Wilmet y consacre 20 pages (du §63 au 87) !

A la même page, Orsenna nous donne une définition du **nom abstrait** : « Il y a des noms qui étiquettent les choses que l'on voit et ceux qui étiquettent des choses qui existent mais qui demeurent invisibles, les sentiments par exemple. ». Définition simpliste puisque d'après Wilmet : « la littérature grammaticale [en] offre 7 acceptations concurrentes, fondée sur l'incroyable polysémie de l'adjectif abstrait » abordées aux § 89-95).

Orsenna traite du **pluriel** à la p 88 avec une marchande proposant des «s» adhésifs en argumentant : « Un pluriel a quand même plus de classe qu'un singulier. ». Il n'y a aucune réflexion grammaticale dans cette phrase ! Orsenna nous présente le « Bureau des exceptions » avec le pluriel en -x du pou et ses compagnons. Malheureusement, ce pluriel est explicable puisque : « c'est la conservation accidentelle de l'abréviation sténographique de X pour US » (cf. article p87).

Au sujet des **exceptions**, Orsenna dit p. 88 qu'il faudrait un livre entier pour en parler et qu' : « elles ne respectent aucune règle, elles n'en font qu'à leur tête » en concluant à la p. 118 : « mais la grammaire n'est-elle pas le royaume des exceptions ? ». A contrario, la base de la grammaire de Wilmet est : « l'exception infirme la règle » et non la confirme. Orsenna achève d'explorer le nom en ne citant pas les autres couples oppositionnels de la grammaire traditionnelle (vu au §54 de Wilmet)

### 3) L'article :

Il poursuit avec la « toute petite tribu des articles » à la p. 80: dont le « rôle est simple et assez inutile » : il donne le genre du nom qu'ils accompagnent, l'article est le valet du nom. Dans sa grammaire critique, Wilmet considère la classe des articles comme « morte ». Il les classe dès lors dans la partie consacrée aux « quantifiants bipolaires » du chapitre des déterminants. Contrairement à Orsenna qui les juge inutiles, Wilmet y accorde 50 pages (§131-193).

### 4) L'adjectif :

A la p.81, Orsenna considère les adjectifs comme « des habits ou des déguisements» pour le nom. Dans la grammaire critique, Wilmet pose le problème de la nature de l'adjectif et les différentes solutions, il propose aussi un changement de cap TOTAL : séparer les adjectifs par leur extension ou leur extensité. Orsenna retraduit plus ou moins l'extension lorsqu'il dit que l'adjectif étoffe le nom.

Peu après, Orsenna nomme l'adjectif : « qualificatif », aurait-il fait abstraction de la possibilité de l'adjectif d'être déterminatif ? La séparation adjectif Qualificatif et adjectif Déterminatif existe pourtant dans *l'analyse scolaire*. Orsenna parle ensuite de *l'accord* qu'il décrit comme un « mariage ». Puis il ajoute : « tous les adjectifs sont collants. Ca fait partie de leur nature. ». Wilmet ne fait aucune allusion aux réflexions d'Orsenna et pour cause : il n'y a aucune pertinence grammaticale dans ses dires mis à part l'attachement de l'adjectif reflétant vaguement l'étymologie du mot « adjectif » (puisque s'il s'ajoute au nom, il se colle à lui). Par ailleurs, Orsenna ne montre jamais que l'adjectif peut aussi s'antéposer au nom ! (cf. § 111 de Wilmet+page 84 art.)

#### 5) Les pronoms :

A la p. 91-92, Orsenna appelle les pronoms « la tribu des prétentieux ». Il explique qu'« on leur a donné un rôle très important : tenir dans, certains cas, la place des noms » et il justifie leur emploi pour éviter une répétition des noms. Parallèlement, au § 296 Wilmet affirme que donner le sens du latin *pronomem* « mis à la place du nom » au pronom d'aujourd'hui est un « raisonnement étymologique naïf ». Il exemplifie son argument dans l'article avec les pronoms : « je », « tu » et « il » dans la tournure impersonnel qui ne remplace aucun nom! (p.84 gauche article). Dans la liste d'exemples que Orsenna donne, il ne catégorise rien alors que Wilmet opère une catégorisation extrême des pronoms.

#### 6) Les adverbes :

p.93, Orsenna traite les adverbes de « célibataires ». Wilmet réfute cette idée puisque certains adverbes s'accordent comme dans « des fenêtres *larges* ouvertes ». Il a cependant constaté que la fréquente invariabilité de l'adverbe a fait classer tous les invariables comme adverbes. (Voir §538) Cela rend la classe adverbiale difficilement « démêlable ». De fait, l'adverbe reste un mystère, même pour Wilmet.

#### 7) Le verbe :

Orsenna et Wilmet ont une vision totalement opposée au sujet du verbe. Il serait très difficile d'envisager la vision de Wilmet car il retravaille totalement le système verbal et ses dénominations. Il consacre 152 pages de sa grammaire au verbe.

A la p.119, Orsenna définit les verbes comme : « des maniaques du labeur » en oubliant les verbes d'états, d'existence et les verbes copules (retrouvés dans la définition de Grevisse). De plus, Wilmet conteste cette définition – par ex. le galop du cheval, le cheval galope traduit tout deux une action- et donne sa propre définition du verbe.

Orsenna retient notre attention à la p. 120 sur être et avoir qui « proposaient leurs services » aux autres verbes. « C'est pour ça qu'on les appelle des auxiliaires, du latin *auxilium*, secours. ». Il ne mentionne pourtant pas les 2 semi-auxiliaires et cinq auxiliaires de mode de la tradition scolaire. Wilmet les complète par une liste personnelle (aller vers, finir de, faillir, être en train de, etc). (cf. §395-403)

Lorsqu'à la p.123, Orsenna dit : « Nous allons dater le verbe. [...] Il faut donner un temps au verbe. », il ne tient pas compte de la polysémie de ce terme. Wilmet dénombre 8 temps différents au §369 (cosmique, physique, de conjugaison, verbal etc.)

N'ayant pas mentionné que c'était de l'indicatif (que Wilmet appelle mode personnelle actuel), Orsenna aborde le « présent », « le passé » - séparé en imparfait et passé simple -, « le futur » et « le conditionnel ».

### **A. Présent**

Orsenna parle du présent à la p. 16 comme « maintenant [...] tout de suite ». A la p. 125 il fait une métaphore entre la temporalité et les horloges, celle du présent à son balancier qui bat régulièrement de gauche à droite. Il n'y a aucune correspondance avec la grammaire critique puisqu'il n'approfondit pas la question alors que Wilmet, y consacre 35 pages.

### **B. Passé**

p.125, Orsenna définit le passé comme « le royaume de ce qui est fini et qui ne reviendra plus ». Chez Wilmet, ces deux passés sont respectivement dans le premier et le deuxième sous système.

*Le passé simple* est défini comme le « Passé qui n'a duré qu'un instant » c'est-à-dire une action faite un jour « par exception » (voir p. 125), il s'appelle passé 1 simple chez Wilmet. Wilmet aborde le passé simple en concurrence avec le passé composé (§458-474). En effet, Le passé simple devrait représenter le « passé disjoint du présent » (voir § 469) mais, le passé composé le remplace de plus en plus fréquemment, notamment à l'oral. Il est toutefois encore utilisé en littérature et on peut retrouver de nombreux exemples de passé simple qui ne dure pas qu'un instant contrairement à la définition d'Orsenna.

Par contre, *l'imparfait* - renommé passé 2 simple par Wilmet - représente la stabilité, c'« est le temps de la durée qui s'étire » (voir p.15). La définition d'Orsenna est plutôt basée sur la temporalité et elle correspond aux imparfaits duratif et itératif sans exploiter les autres

imparfaits. Toutefois l'imparfait peut être utilisé pour des cas qui devraient être rempli d'autres temps et comme le *passé simple*. Dès lors, si le passé simple peut fonctionner comme un imparfait et inversement, la séparation des deux passés par Orsenna est-elle pertinente ?

### **C. Futur**

Orsenna passe à l'horloge du futur dont le « balancier était aussi bloqué, mais de l'autre côté, en haut à droite. » Le futur c'est ce qui se passe « demain » (p.126)

Ce que Orsenna nomme « futur » correspond au futur 1 simple de Wilmet. Dans les principaux emplois du futur formulés dans les manuels scolaires -énoncés et complétés par Wilmet -, Orsenna n'aborde que le futur proche.

### **D. Conditionnel**

Dans l'horloge du conditionnel, « le balancier était fou. Il s'agitait dans tous les sens, plus girouette que balancier, au gré d'on ne savait quelle fantaisie. » (Voir p. 126).L'ancienne grammaire identifiait un conditionnel temps et conditionnel mode auquel Wilmet s'oppose. Orsenna évite adroitement le problème en ne les évoquant pas. Wilmet classe le conditionnel dans l'indicatif. Il le considère comme un futur du passé (§521-523) connectant les trois époques du passé, du présent et du futur (§526) : cela correspond assez bien à la métaphore du balancier d'Orsenna qui s'agite dans tout les sens.

Malgré le fait que le verbe soit le point de grammaire le plus abordé dans son ouvrage, Orsenna passe complètement outre la séparation: temps simples, composés et surcomposés et oublie jusqu'à l'existence de l'infinitif, du participe et du subjonctif.

### **8) Prépositions :**

Orsenna ajoute, p.127, « [...] un distributeur de prépositions pour les compléments indirects : aller à Paris, revenir de New York. ». Les prépositions sont éclatées dans la grammaire de Wilmet. Il les considère comme des mots outils venant de différentes classes. Il confirme que les prépositions construisent des compléments d'objet second (indirects) mais aussi des compléments de circonstance dont Orsenna ne parle pas.

### **9) Conjonctions :**

Orsenna considère les conjonctions comme des « petits mots bien utiles pour *relier les morceaux de phrases* » (cf. p129). Malheureusement, au §710, Wilmet souligne que la conjonction peut parfois sauter le point et lier deux phrases. Wilmet fait à peu près les mêmes réflexions que pour la préposition, il pense d'ailleurs que la grammaire classique en les appelant « mots de liaison » avoue « que leur nature est insaisissable ». On peut aussi remarquer que les exemples d'Orsenna ne comprennent que les conjonctions de coordination et non les conjonctions de subordinations

### 10) Interjections :

p.129, Orsenna évoque les interjections uniquement à travers les exemples : « Ah ! Bon ! Hélas ! ». Wilmet trouve le terme non approprié (taxé parfois d'adverbe, onomatopée, mots phrase), il en parle principalement dans la prédication impliquée où il en donne une liste non exhaustive.

### 11) La phrase :

Pour Orsenna : « une phrase, c'est comme un arbre de Noël. Tu commences par le sapin nu puis tu l'ornes, tu le décores à ta guise... jusqu'à ce qu'il s'effondre. » (p.130)

Sa définition n'entre pas dans un cadre grammatical. Dans sa grammaire critique, Wilmet considère les différentes définitions de grammaires traditionnelles puis donne celle qu'il accepte : P = énonciation + énoncé. (Voir §353-358)

### 12) Ordre des mots :

Orsenna aborde l'ordre des mots p.123 : « Généralement, le premier mot de la phrase c'est le sujet, celui ou celle qui fait l'action. Le dernier c'est le complément parce qu'il complète l'idée commencée par le verbe... ». Cependant, Orsenna n'envisage pas l'interrogatif et l'injonctif et deux cas de l'assertion où l'ordre qu'il donne n'est pas toujours respecté.

### **Conclusion :**

De nombreux écrivains ont trop souvent été tentés de mettre leur nez dans l'élaboration d'une organisation de la langue qu'ils manipulaient avec tant de talent.

Cependant, il en ressortit la plupart du temps, que leur complicité constante avec la langue ne leur donnaient pas les capacités requises pour l'analyser de manière rigoureuse, logique et dépourvue de sentimentalisme. Comme l'a si justement souligné Hervé Bazin dans « Plumons l'oiseau » : « Les écrivains, ces usagers de la langue, ne sont pas plus des linguistes que les automobilistes, ces usagers de la route, ne sont des mécaniciens »

Ainsi Orsenna nous livre un conte charmant certes, mais manichéen -La vilaine Jargonos et Nécrole, persécuteurs de la langue -, sensibilisateur – pauvres mots maltraités ou tombés dans l'oubli ! – et conservateur – archaïsmes mis à l'honneur et avertissement contre l'emploi de mots étrangers potentiellement dangereux pour notre lexique...

Bref, une vision typique de l'académie française.